

# Des situations-limites au dépassement de la *situation* Phénoménologie d'un concept sartrien

GRÉGORY CORMANN & JÉRÔME ENGLEBERT

**Résumé :** Dans cet article, nous explorons le concept de *situation*, en-deçà et au-delà de sa thématization par Sartre, à partir de *L'Imaginaire*, dans les *Carnets de la drôle de guerre* puis dans *L'Être et le Néant*. Notre approche se fonde sur un double mouvement : d'une part, une archéologie du concept de situation dans le contexte de la première percée de la phénoménologie en France dans les années 1930 ; d'autre part, une attention à son possible *dépassement* deux décennies plus tard. Dans une relation serrée avec les développements de la psychopathologie de son temps, il s'agit d'abord de situer la prétention de l'*Esquisse d'une théorie des émotions* à poser les bases d'une phénoménologie de « l'homme en situation », ensuite d'éclairer la reprise critique du concept dans *Questions de méthode*, dans l'exposition de la *méthode progressive-régressive*. En somme, il s'agit de montrer comment s'élabore progressivement chez Sartre une « herméneutique de l'existence » qui fait droit à la liberté, puis se donne les moyens d'en suivre l'action effective dans le monde.

**Mots-clés :** compréhension, émotion, Jaspers, Marcel, phenomenology, *praxis*, psychopathologie, Sartre, situation

## Sartre, Gabriel Marcel et les *Recherches philosophiques*

Dans un entretien de 1973 à Cerisy, Gabriel Marcel rapporte une confidence de Sartre, qui lui avait confié un jour lui devoir le concept de *situation*. Marcel semble le premier étonné par la déclaration de Sartre, dont il s'est fortement éloigné depuis les années quarante, et explique avoir alors rétorqué à Sartre qu'il devait plutôt avoir trouvé le concept chez Jaspers. Mais, selon le récit de Marcel, Sartre

maintient son propos et confirme sa dette.<sup>1</sup> Cette conversation entre Sartre et Marcel n'a peut-être jamais eu lieu comme telle.<sup>2</sup> Son contenu est pourtant authentique. La publication récente d'une lettre inédite de Sartre à Marcel, datée de 1943, confirme le propos en tous points.<sup>3</sup> La lettre de Sartre est une réponse à un courrier de Marcel, qui est perdu. L'échange suit de peu la parution de *L'Être et le Néant*, dont Marcel est un des premiers lecteurs. Un lecteur attentif et déçu : Marcel regrette de n'avoir aucune place (il n'y est en effet jamais cité) dans l'essai d'ontologie phénoménologique de Sartre ; il regrette en outre que des thèmes qui lui sont chers comme le corps, l'avoir ou la possession apparaissent tardivement dans le livre. Pour le reste, Marcel semble avoir voulu retourner contre l'athéisme de Sartre la méthode de la psychanalyse existentielle. Sartre répond à Marcel que *L'Être et le Néant* est un « livre dogmatique » où ne sont cités que les auteurs, dont certains sont médiocres, qui servent sa démonstration. Il affirme aussi, sans doute pour ménager son correspondant, préparer un ouvrage sur les « précurseurs français de l'existentialisme » où Marcel aurait toute sa place. La fin de la lettre engage une discussion générale, que Sartre souhaite continuer de vive voix, où il se dit prêt à mettre à l'épreuve son ontologie sur une question comme celle du « psychisme animal » chère à Marcel et relève le défi de « psychanalyser existentiellement » leurs rapports respectifs à l'idée de Dieu.

Cette discussion n'aura jamais lieu entre deux penseurs qui vont progressivement s'éloigner.<sup>4</sup> Mais cet échange interrompu ne va pas sans que Sartre reconnaisse une double dette : d'abord, à propos de la psychanalyse existentielle, Sartre convient volontiers que la « description phénoménologique du visqueux » lui a été suggérée par Marcel. Peut-être lors d'une des soirées du vendredi, en 1938 et 1939, où Gabriel Marcel a invité l'auteur de *La Nausée* et du *Mur*.<sup>5</sup> Mais la dette la plus importante porte sur le concept de situation :

Je dirais en particulier que ce que vous m'avez apporté n'est pas tant telle perspective sur le corps ou sur l'avoir, que l'idée même de « situation ». L'expression se trouve aussi chez Heidegger, mais elle désigne ce que j'appellerais moi une situation très particulière (celle de l'être qui se jette vers la mort reconnue dans un projet authentique). Elle se trouve aussi chez Jaspers, mais la pensée de Jaspers me paraît facile, confuse et déplaisante. C'est en vous lisant dans les *Recherches* que j'ai compris pour la première fois qu'être, pour l'homme, c'est être en situation et c'est ce qui m'a permis de pressentir enfin ce qu'était la liberté.<sup>6</sup>

Cette citation est importante. Elle confirme l'importance pour la philosophie de Sartre d'un lieu majeur, quoique marginal, de

production théorique des années 1930 en France : les *Recherches Philosophiques*.

Les *Recherches philosophiques* sont créées en 1931 par Henri-Charles Puech, Albert Spaier et Alexandre Koyré, aidés dans leur entreprise par Kojève et Levinas. S'y croisent jusqu'en 1937 de jeunes philosophes français, comme Aron, Caillois, Klossowski ou Sartre lui-même, des spécialistes de la mystique ou de philosophie des mathématiques et aussi des philosophes allemands importants, principalement phénoménologues, expatriés ou exilés à Paris pendant cette période.<sup>7</sup> Parmi les philosophes français déjà installés, on trouve également des figures de « passeurs » : Jean Wahl, qui ouvre le premier numéro des *Recherches philosophiques* par son célèbre article « Vers le concret », mais aussi Gabriel Marcel,<sup>8</sup> dont nous allons suivre la trajectoire dans la revue. Nous procéderons en trois temps, depuis la référence la plus récente jusqu'à la référence la plus lointaine, en cherchant à vérifier les indications de Sartre à propos de la dette contractée à l'égard des contributions de Marcel aux *Recherches Philosophiques*.

### **La psychopathologie au-delà d'elle-même : phénoménologie du concept sartrien de situation et psychopathologie de la vie contemporaine**

(a) Tournons-nous d'abord vers le dernier numéro des *Recherches philosophiques*, dans lequel Sartre publie *La Transcendance de l'Ego*. Le numéro s'ouvre par un article de Marcel, précisément consacré au concept de *situation* : « Aperçus phénoménologiques sur l'être en situation ».<sup>9</sup> On cite parfois cet article, mais on se garde de le lire de près. L'article est en réalité assez incongru : Marcel y mélange sa voix à celle d'Eugène Minkowski, représentant majeur de la psychopathologie phénoménologique (aux côtés de Jaspers et de Bin-swanger), qui vient de donner une conférence en Sorbonne dans le prolongement de son dernier livre, *Vers une cosmologie*.<sup>10</sup> Formellement, la trajectoire du texte correspond à ce que Sartre écrit dans sa lettre : Marcel part de la définition de « l'essence de l'homme » comme « être en situation »<sup>11</sup> et termine son article par des remarques d'inspiration bergsonienne (une référence partagée avec Minkowski) à propos du moi comme puissance de libre création. Le mouvement du texte propose ainsi une sorte de méditation sur la « condition humaine »<sup>12</sup> qui soutient l'intime connexion entre la capacité de s'ouvrir au monde et de s'exposer à l'influence d'autrui –

c'est cela d'abord *être situé* selon Marcel – et la capacité de créer, c'est-à-dire d'habiter le monde (plutôt que de « se tenir en réserve ») et de s'y reconnaître.<sup>13</sup>

Au cœur de ce parcours, Marcel évoque l'actualité, la montée de puissances de désagrégation du monde, la montée des fascismes, l'émergence d'un « monde socialisé »,<sup>14</sup> le monde des villes nouvelles où l'individu se perd, la perte de l'aura,<sup>15</sup> etc. On y lit surtout la nostalgie d'un monde imprégné de religiosité où des « énergies mystérieuses »,<sup>16</sup> voire une sorte d'« Atlantide métaphysique », garantissaient à l'expérience humaine sa densité et sa cohésion dont l'œuvre d'art pouvait tranquillement copier l'idée. Marcel passe rapidement sur ce point. C'est pourtant le cœur de l'ouvrage de Minkowski. *Vers une cosmologie* se présente d'abord, de façon apparemment anodine, comme un recueil de textes courts, de petites vignettes phénoménologiques consacrées aux thèmes les plus divers (la volonté, l'attention, les cinq sens, la poésie ou le conflit de l'homme et du monde). Il s'agit, explique Minkowski, de fragments de textes qui n'avaient pu être intégrés dans son grand livre sur *Le Temps vécu*,<sup>17</sup> parce qu'il s'agissait de développements trop longs ou d'excursus. Cette explication apparaît toutefois insuffisante. Minkowski signale en 1967 que ces textes faisaient écho au cataclysme qu'a représenté la Première Guerre mondiale. C'est à cause de ce « cataclysme » que la « vie contemporaine » apparaît désormais comme « fragmentaire. »<sup>18</sup> On comprend du coup que les textes de *Vers une cosmologie* ne pouvaient pas figurer dans *Le Temps vécu* : ce ne sont pas des fragments de cas psychopathologiques ; ils correspondent, au contraire, à une « rupture avec la psychopathologie ».<sup>19</sup> Dans *Vers une cosmologie*, l'important n'est plus de décrire les diverses formes de structurations psychiques, normales ou pathologiques. Si Minkowski s'y met en scène, c'est dans un « effort qui cherche non pas à décrire le moi, mais à construire, par delà le moi, l'univers ».<sup>20</sup> Face à des « fragments » ou à des « tronçons »<sup>21</sup> de monde, l'auteur accepte de se détourner de son système théorique : il accepte de « se perdre » afin de « découvrir l'univers tout entier devant [lui] ».<sup>22</sup>

(b) Peut-on en rester là et se contenter de cette « vérification » de ce que Sartre écrit à Gabriel Marcel en 1943 ? Un autre article que Marcel publie en 1933 dans les *Recherches philosophiques* offre l'occasion d'une contre-épreuve : « Situation fondamentale et situation limite chez Karl Jaspers ».<sup>23</sup> Il s'agit d'une longue présentation des trois volumes de la *Philosophie* que Jaspers vient de publier en allemand. On a toutes les raisons de penser que Sartre connaissait ce

texte : dans *L'Être et le Néant*, il cite l'article de Jean Wahl, « Heidegger et Kierkegaard », qui le suit directement dans le volume.<sup>24</sup>

Que trouve-t-on dans cet autre article de Marcel ? Une série de remarques sur le concept de situation qui, d'une part, va de l'hypothèse d'une liberté radicale de la conscience considérée comme *causa sui*<sup>25</sup> jusqu'à la relativisation de cette liberté en faveur de la transcendance divine – procédant ainsi en quelque sorte à l'inverse de l'article de 1937 –, et qui, d'autre part, rapporte cette fois le concept de situation *à la fois* à Jaspers et à Heidegger. En même temps que la situation désigne selon Marcel la « réalité dans laquelle un sujet est intéressé *als Dasein* et qui marque à la fois les limites et son champ d'action », il soutient fortement que c'est le concept de *situation-limite* qui « unit »<sup>26</sup> les deux philosophes :

Des situations comme celle qui consiste dans le fait que je suis toujours impliqué dans des situations, que je ne puis vivre sans lutte et sans souffrance, que je prends inévitablement la Faute sur moi, que je dois mourir – voilà ce que j'appelle des situations limites. Elles ne se transforment pas, mais ne changent que dans leur manifestation ; rapportées à notre condition (*Dasein*) elles sont définitives. Nous ne pouvons regarder par-dessus elles ; dans notre condition, nous ne voyons derrière elle rien de plus. Elles sont comme un mur contre lequel nous cognons, contre lequel nous butons. Il n'est pas en notre pouvoir de les modifier, mais seulement de les éclairer sans les expliquer ou les déduire en partie d'autre chose qu'elles. Elles sont liées à notre condition même (*Sie sind mit dem Dasein selbst*).<sup>27</sup>

La fin de l'article décrit ensuite en longueur les cinq situations-limites (que résume la première phrase citée) sur lesquelles bute le *Dasein* : la *situation historique*, le *combat amoureux*, la *souffrance*, la *culpabilité* et la *mort*.

Plusieurs remarques s'imposent. D'abord, celle-ci : comme Michel Rybalka et Jean-François Louette l'ont suggéré,<sup>28</sup> les nouvelles du *Mur*, que Sartre écrit entre 1936 et 1938, témoignent d'une référence soutenue de Sartre à Jaspers, dont on sait qu'il a révisé la traduction de la *Psychopathologie générale*. Le « Prière d'insérer » du *Mur* l'indique avec clarté :

Personne ne veut regarder en face l'Existence. Voici cinq petites déroutes – tragiques ou comiques – devant elle, cinq vies. [...] Toutes ces fuites sont arrêtées par un Mur : fuir l'existence, c'est encore exister. L'existence est un plein que l'homme ne peut quitter.<sup>29</sup>

Dans sa notice pour le *Dictionnaire Sartre*, Pascale Fautrier résume comme suit les 5 situations-limites qu'affrontent les personnages de Sartre : Pablo/*Le Mur* = mort ; Ève/*La Chambre* = folie ; Érostrate =

crime ; Lulu/*Intimité* = amour ; Lucien/*L'Enfance d'un chef* = droit.<sup>30</sup> Notre proposition ici est de coller plus directement à la « liste » des situations-limites donnée par Jaspers. Nous faisons l'hypothèse que la détermination des situations limites que propose Jaspers fournit un des principes d'organisation du volume de Sartre. L'ordre des nouvelles, du « Mur » à « L'enfance d'un chef », semble renverser l'ordre de présentation chez Jaspers : non pas de la situation historique à la mort comme chez Jaspers, mais de la mort dans « Le mur », dont Pablo essaie d'adopter le point de vue sur lui-même, à la situation historique que Sartre met davantage en avant, avec ironie, dans « L'enfance d'un chef », où il est question de l'antisémitisme et de groupuscules d'extrême-droite des années 1930, ainsi que des modes intellectuelles, telles le surréalisme et la psychanalyse.<sup>31</sup>

Cette hypothèse n'est certes pas exclusive. Elle doit s'articuler à l'hypothèse de lecture que Jean-François Louette a récemment formulée. Étudiant la nouvelle « Intimité », il soutient, de façon convaincante, que le recueil de Sartre est construit en écho aux *Cinq psychanalyses* de Freud, qui sont traduites en français en 1935,<sup>32</sup> et que chaque nouvelle de Sartre se présente comme une variation sur un thème inspiré par le Cas Schreiber et la dénégation qu'on y trouve d'un désir homosexuel.<sup>33</sup> Au fond, chaque nouvelle du *Mur* chercherait à répondre à cette question : « que peut un homme qui n'aime pas les hommes ? »<sup>34</sup> Dans des notes sur le rapport entre « Psychanalyse et philosophie » qui datent des années 1950, Jean Hyppolite insiste sur le caractère « héroïque » de l'entreprise freudienne, qui n'a jamais cessé de se mettre en question en tant que système constitué. Il met en avant, d'un côté, la découverte de l'*instinct de mort* à la fin de la Première guerre ; mais il cite aussi les « études concrètes » que constituent le cas Dora ou « L'homme aux loups », où la psychanalyse apparaît comme une « méthode concrète et féconde qui est plus la découverte d'une problématique qu'un système achevé ».<sup>35</sup> Ces remarques, associées aux précédentes à propos de Minkowski, permettent de comprendre le rapport que Sartre instaure avec les principaux travaux psychopathologiques de son temps, notamment de Freud et de Jaspers. Il ne s'agit pas seulement, contre eux, de mettre en échec les étiquettes nosographiques en tant qu'elles trahissent la richesse de l'expérience humaine<sup>36</sup> ; il s'agit d'abord et avant tout d'accompagner le mouvement critique qui traverse la pensée de ces auteurs et qui les fait sortir d'une systématique et, au fond, sortir de la psychopathologie elle-même, afin de penser leur situation historique à partir de cas concrets et de fragments d'expérience.

(c) Dans un troisième temps, en guise de transition vers notre seconde partie, suggérons rapidement que ces torsions internes à la psychopathologie phénoménologique et à la psychanalyse correspondent à la façon dont la phénoménologie (une phénoménologie de tonalité heideggerienne) fait son entrée dans la philosophie française. Nous avons fait ailleurs le recensement des très nombreux articles des *Recherches Philosophiques* qui participent de ce mouvement. Nous chercherons ici à éclairer un dernier élément de la lettre de Sartre à Marcel de 1943, celui où il se démarque de la définition heideggerienne de la *situation* comme être jeté vers la mort. Une autre lettre appartenant au Fonds Marcel de la BNF permet de reconstituer le contexte général de cette critique. Il s'agit d'une lettre de Jean Wahl à Marcel,<sup>37</sup> où Wahl écrit à son ami qu'il vient de lire les épreuves d'un article remarquable de Levinas sur Heidegger. Porté par son enthousiasme, Wahl ajoute immédiatement plusieurs notes sur Heidegger dans l'article aujourd'hui célèbre « Vers le concret »<sup>38</sup> qui ouvre le premier numéro des *Recherches philosophiques*.

« Martin Heidegger et l'ontologie »,<sup>39</sup> qui paraît peu après, va servir de guide pour les philosophes français qui, comme Sartre, commencent à s'intéresser à la phénoménologie. Pour Heidegger, résume Levinas, l'être-dans-le-monde et la transcendance du *Dasein* constituent son existence même. Fondamentalement, connaître revient à étudier les différentes formes de notre transcendance vers le monde. Les choses autour de nous ne peuvent dès lors pas être de purs objets. Elles constituent une « ambiance » qui nous « sollicite »,<sup>40</sup> et dont en même temps nous nous préoccupons. C'est le domaine du « maniement » des « ustensiles ». <sup>41</sup> Cependant, remarque Levinas, un tel rapport à nous-mêmes, à travers un complexe ustensile, peut être interrompu, « lorsque l'ustensile est endommagé ». <sup>42</sup> L'outil devenu inutilisable, en même temps qu'il se révèle dans sa pure présence, manifeste le *Dasein* à lui-même en tant qu'il est le « en vue de soi » qui permet de comprendre les renvois multiples d'outils à outils, de moyens à moyens dont la réalité ustensile est constituée. Le *Dasein* est alors renvoyé aux possibilités qu'il a « d'ores et déjà saisies ou ratées ». <sup>43</sup> C'est cela que Levinas désigne par la formule, qu'il dit reprendre à Oskar Becker,<sup>44</sup> d'« herméneutique de l'effectivité » ou d'« herméneutique de la facticité »<sup>45</sup> : l'analyse de la manière dont le *Dasein* se saisit ou manque les possibilités qui se présentent à lui, la manière dont il ressaisit dans un projet de soi les possibilités au milieu desquelles il se trouve jeté. Levinas le dit sèchement : la compréhension qui est l'être même du *Dasein* ne vise pas à une « prise de conscience » de ce qu'il est, il vise un « pouvoir sur soi ». <sup>46</sup>

On le voit : lorsqu'il se donne pour tâche l'élaboration, à la suite de Heidegger, d'une « herméneutique de l'existence »,<sup>47</sup> Sartre répète et corrige le geste de Levinas. Sartre évite opportunément la question de l'angoisse : l'*Esquisse d'une théorie des émotions* ne s'intéresse pas à la façon dont le *Dasein* glisse soudain vers le Néant dans le suspens du monde de la préoccupation ; elle montre, au contraire, comment la conscience émue cherche à rester en contact avec le monde et à continuer d'agir sur sa situation. Comme Levinas, Sartre considère que la temporalité (authentique) chez Heidegger est auto-contradictoire : le primat de l'avenir risque de faire « s'évanouir » le temps. Donnée comme allant de soi, une fois pour toutes, elle risque d'être une temporalité « morte », une « fuite du temps ».<sup>48</sup> Par conséquent, il ne peut y avoir de prise en compte de la temporalité qu'à s'attarder sur la *Geworfenheit*, sur l'être-jeté de la conscience dans une situation. Sartre en tire les conséquences : loin d'assurer à la conscience un refuge imaginaire, l'émotion décrit l'obstination avec laquelle la conscience assume la responsabilité d'un monde qui ne cesse de lui résister. Il importe dès lors de rendre toute sa force à cette formule préliminaire de l'*Esquisse* : « exister c'est toujours *assumer* son être, c'est-à-dire en être responsable au lieu de le recevoir du dehors comme fait une pierre ».<sup>49</sup> Sartre y trouve les bases pour une enquête sur cette existence humaine effective qu'il aura d'abord trouvée au milieu des années 1930 dans les travaux de psychopathologie de Minkowski, de Jaspers et de Freud. Il cherchera ensuite à mettre en œuvre sa propre méthode.

### **Dépassement du concept de situation : dialectique du phénoménologique et de l'existential, et retour à la psychopathologie**

À une vingtaine d'années de distance, dans *Questions de méthode*, Sartre se porte de nouveau aux limites du concept de situation. Les dernières lignes de l'*Esquisse* suggèrent une voie entre les deux textes. Sartre y livre quelques remarques afin de « marquer les limites de [la] recherche psychologique »<sup>50</sup> qu'il vient de réaliser : « Si la phénoménologie peut prouver que l'émotion est une réalisation d'essence de la réalité-humaine en tant qu'elle est *affection*, il lui sera impossible de montrer que la réalité-humaine ne doive se manifester nécessairement dans *de telles* émotions ».<sup>51</sup> Une méthode permettant le recueil de tels faits se révèle pourtant nécessaire ; elle devra permettre d'intégrer la « facticité de l'existence humaine ».<sup>52</sup> Sartre con-

state alors pour la première fois la nécessité d'une méthode à double vague, chacune représentant une force répondant à un courant opposé. Il en appelle à une alliance de disciplines de natures différentes, celles dont la vague est *régressive* et celles dont la vague est *progressive* : « Les diverses disciplines de la psychologie phénoménologique sont régressives [...] ; celles de la phénoménologie pure, au contraire, sont progressives ». <sup>53</sup> Mais, dans le cadre restreint de l'*Esquisse*, le philosophe bute sur la question de la facticité et est contraint de reconnaître sa méconnaissance d'une méthode susceptible d'allier ces deux mouvements : « C'est cette facticité qui rend nécessaire un recours réglé à l'empirie ; c'est elle qui empêchera vraisemblablement que la régression psychologique et la progression phénoménologique se rejoignent jamais ». <sup>54</sup> Au terme de son étude de 1939, Sartre fait donc le constat que, s'il parvient à définir la situation émotionnelle, il n'est pas encore en possession d'une méthode, alliant empirie et réduction phénoménologique, capable d'affronter la *facticité* de l'existence émotionnelle *en tant que telle*.

Sartre se trouve au défi d'élaborer une procédure qui alliera la vague *régressive*, susceptible de le confronter à l'empirie des faits, à la vague *progressive* qu'il a décrite dans l'*Esquisse*. Un tel programme ne pourra laisser indemne le concept de situation. Outre une brève histoire du concept, <sup>55</sup> les *Questions de méthode* ne posent pas tant un écart par rapport à l'*Esquisse* – ce qui serait le cas par le choix d'une méthode unimodale, régressive ou progressive –, que son dépassement dialectique : « La méthode dialectique, au contraire, refuse de réduire ; elle fait la démarche inverse : elle dépasse en conservant ». <sup>56</sup> Le dépassement devra chercher l'*intégration*, par une méthode regardant à la fois en avant et en arrière, mais en conservant les acquis de la situation émotionnelle.

Alors que, dans l'*Esquisse*, Sartre focalisait son attention sur l'étude de l'homme en situation, il semble désormais envisager la problématique différemment : « Pour nous, l'homme se caractérise avant tout par le dépassement d'une situation, par ce qu'il parvient à faire de ce qu'on a fait de lui ». <sup>57</sup> La méthode repose à présent sur la faculté d'*analyser le dépassement d'une situation*. Inscrite dans l'horizon du marxisme, le propos semble, au moins en apparence, avoir changé. La *situation* n'apparaît plus seulement comme émotionnelle, elle est devenue sociale : « Nous affirmons la spécificité de l'acte humain qui traverse le milieu social tout en conservant les déterminations et qui transforme le monde sur la base de conditions données ». <sup>58</sup> L'émotionnel s'éclipse – au fond, la question est réglée – pour faire place à la *situation sociale*, mais il demeure un reliquat fon-

damental du processus émotionnel : la *transformation du monde*.<sup>59</sup> Cette transformation magique, que l'on sait typiquement émotionnelle chez Sartre, est un héritage implicite. Cet acquis en toile de fond, la méthode progressive-régressive apparaît du coup comme une reprise de la conclusion énigmatique de l'*Esquisse* et de son constat limitatif. Développant son propos à partir de la question de l'enfance et des rôles sociaux, Sartre précise son hypothèse dans un passage décisif pour notre propos :

[L]a *coloration* [du projet], c'est-à-dire subjectivement son goût, objectivement son *style*, n'est pas autre chose que le dépassement de nos déviations originelles : ce dépassement n'est pas un mouvement instantané, c'est un long travail ; chaque moment de ce travail est à la fois dépassement et, dans la mesure où il se pose pour soi, la pure et simple subsistance de ces déviations à un niveau donné d'intégration : par cette raison, une vie se déroule en spirales ; elle repasse toujours par les mêmes points mais à des niveaux différents d'intégration et de complexité.<sup>60</sup>

Que signifie pour Sartre qu'« une vie se déroule en spirales » ? D'abord, que l'existence humaine n'est pas un phénomène sans histoire ; chaque homme a une enfance, un *vécu* qui existe sous une forme sans cesse actualisée dans les choix et les actes de dépassement de sa situation. Mais la citation que nous mettons en exergue démontre que la dialectique énoncée est en réalité double. Les niveaux d'intégration de la spirale constituent une première dialectique qui manifeste un rapport à chaque fois nouveau aux déviations d'origine et aux rôles futurs. Cette première dialectique est celle de la *praxis* qui fonctionne selon la logique du dépassement de la situation. Tendante entre l'enfance et les rôles futurs, elle repose sur un *axe existentiel*. Une seconde dialectique est présente, sous la forme d'une seconde spirale, qui était déjà présente en filigrane dans l'*Esquisse*. Elle se manifeste à travers la distinction entre le *goût* du projet, qui révèle sa coloration subjective – propre au sujet –, et son *style*, qui est objectif et est observé par l'autre. Lorsque Sartre insiste sur le fait que « L'homme est pour lui-même et pour les autres un être signifiant », cela signifie par conséquent que la significativité du « moindre de ses gestes »<sup>61</sup> repose sur l'existence d'un interprète. Davantage, si l'on prend les engagements de l'*Esquisse* à la lettre, convoquer le registre de la signification appelle nécessairement à traiter la question de l'émotion qui, selon Sartre, « est dans la stricte mesure où elle signifie ».<sup>62</sup> La dialectique émotionnelle nous permet ainsi de concevoir une seconde spirale, aussi fondamentale, qu'on peut représenter perpendiculairement à la première (voir tableau I).

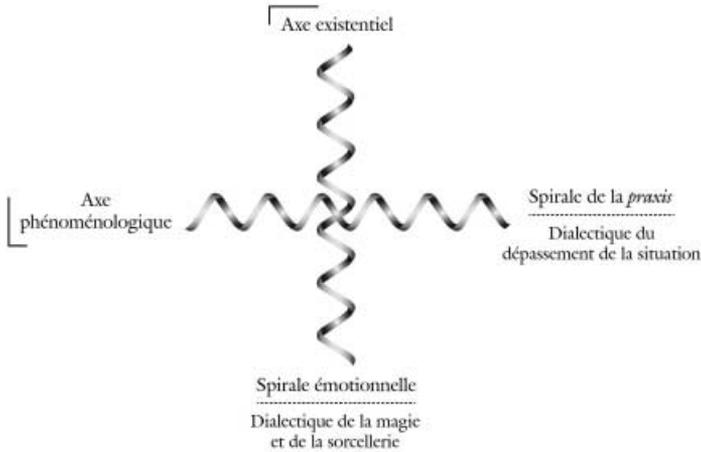


Tableau I : Esquisse des spirales

La seconde dialectique tient en la différence fondamentale entre le vécu émotionnel propre au sujet – que nous appelons la magie –, et l'expérience affective vécue par l'autre – que nous appelons la sorcellerie.<sup>63</sup> La magie émotionnelle est à considérer comme une modification du monde ; un pouvoir qui, lorsqu'il appartient à autrui, devient une *sorcellerie* tout aussi performante, mais de laquelle le sujet est moins au fait, dont il est plus distant.<sup>64</sup> Cette seconde dialectique désigne un *axe* que nous nommons *phénoménologique*.

Le point d'intersection des deux spirales est chez Sartre l'instant de la *praxis*, qui consiste en une *transformation* ou en un *dépassement* de la situation. La *praxis* répond – de façon non causale – certes aux rôles futurs et aux déviations originelles (il s'agit de l'axe existentiel), mais est également un acte signifiant pour le sujet à travers le regard et l'interprétation de l'autre (il s'agit de l'axe phénoménologique). En fonction de la spirale à laquelle on se réfère, on préférera le terme *émotion* ou celui de *praxis*, mais on se réfère à la même chose : à une définition pratique de la liberté et de sa puissance de transcendance. Notre analyse suggère donc, avec de sérieux motifs, que c'est l'émotion, grâce à sa force magique de transcendance, qui produit le dépassement d'une situation. Le conglomérat émotion-*praxis* serait la clé permettant de comprendre, selon la célèbre formule de Sartre, ce qu'un homme parvient à faire de ce qu'on a fait de lui.

La méthode qui s'esquisse ici requiert encore qu'on fasse l'analyse des possibilités pratiques de compréhension de la signification pour

autrui. Dans cette perspective, Sartre convoque Karl Jaspers, sans le nommer explicitement, en conclusion de *Questions de méthode* : « Pour saisir le sens d'une conduite humaine, il faut disposer de ce que les psychiatres et les historiens allemands ont nommé "compréhension" ». <sup>65</sup> Jaspers peut à bon droit être considéré comme le précurseur de la réflexion sur la *compréhension* en psychopathologie. Ce dernier détour par Jaspers est essentiel pour notre propos. Il permet de réunir sous une problématique unifiée les préoccupations initiales concernant le concept de situation avec la réflexion sur la *praxis* : dans les deux cas Sartre se réfère aux processus de compréhension <sup>66</sup> du clinicien. Cette influence silencieuse du psychopathologique apparaît ainsi nécessaire à la découverte du concept de situation comme, par la suite, à la reprise du concept, à son aménagement voire à son dépassement. On ne s'étonnera donc pas que le moment où Sartre semble entrevoir l'unification du mouvement progressif et régressif, est également celui où se marque une accointance avec la psychopathologie et la pratique clinique.

La méthode compréhensive que Sartre reprend à Jaspers repose sur « l'intention d'*apprendre* et non de *retrouver* » <sup>67</sup> ; elle n'est rien de moins, à ses yeux, que la méthode progressive-régressive : « Le mouvement de la compréhension est simultanément progressif (vers le résultat objectif) et régressif (je remonte vers la condition originelle) ». <sup>68</sup> Cependant, ces définitions ne nous informent encore guère sur la méthode pratique de compréhension d'autrui. C'est une nouvelle analogie entre les deux textes qui permet de cerner cette étape. Là où Sartre observait dans l'*Esquisse* une « proximité absolue de l'enquêteur et de l'objet enquêté », <sup>69</sup> il indique ici que « le questionneur se trouve être précisément le questionné ». <sup>70</sup> C'est par une *implication* de l'enquêteur-questionneur que passe le mouvement de compréhension : « De toute manière, pour dépasser la succession des gestes et percevoir l'unité qu'ils se donnent, il faut que je ressente moi-même l'atmosphère [...], c'est-à-dire que je sois moi-même le dépassement vécu de notre situation matérielle ». <sup>71</sup> Pour appliquer la méthode, il faut s'efforcer de ressentir l'*atmosphère* et expérimenter soi-même le dépassement qui est en train de se jouer. En particulier, Sartre se montre attentif à la complexité de ces interconnexions :

Et cela aussi, pour que je puisse le comprendre, il faut que mes propres conduites, dans leur mouvement projectif, me renseignent sur ma profondeur [...]. Ainsi la compréhension n'est pas autre chose que ma vie réelle, c'est-à-dire le mouvement totalisateur qui ramasse mon prochain, moi-même et l'environnement dans l'unité synthétique d'une objectivation en cours. <sup>72</sup>

Les possibilités de compréhension de la signification de l'autre et de ses modes de dépassement impliquent l'enquêteur et le principe d'une signification commune, à construire. Comme c'est le cas pour l'émotion, la *praxis* que l'autre nous livre ne nous est pas étrangère, nous participons à son processus. La réussite de la méthode progressive-régressive dépend donc des possibilités d'interactions des individus entre eux.<sup>73</sup>

Une dernière précision s'impose : la recherche de signification de l'autre est, en son ancrage le plus profond, un processus *corporel*. Les *Questions de méthode* ne le suggèrent que fort discrètement, lorsqu'elles postulent que l'existence est « un arrachement à soi de tout le corps ».<sup>74</sup> Mais cette formulation rapide et ambiguë trouve à s'interpréter dans l'*Esquisse d'une théorie des émotions* lorsque Sartre considère le corps comme un « moyen d'incantation »<sup>75</sup> campant le « sérieux de l'émotion ».<sup>76</sup> La dimension corporelle de la compréhension est décisive car, en tant que lieu de vibration et de signification par excellence, elle est l'élément clé qui unit affectivité et *praxis* et révèle « la profondeur du vécu ».<sup>77</sup> Le corps, mû par l'intentionnalité, condense l'émotion et le projet du sujet ; il est l'incarnation d'un projet qui rencontre « l'unité synthétique d'une objectivation en cours »<sup>78</sup> et d'une émotion qui « exprime sous un aspect défini la totalité synthétique humaine dans son intégrité ».<sup>79</sup> C'est le corps en mouvement qui réunit les deux spirales, celle de l'existence thématifiée par Sartre, et celle de l'émotion, que nous avons trouvée dans sa théorie des émotions. L'application de la méthode progressive-régressive, si elle a une visée compréhensive, « passera » par les corps, celui de l'enquêteur et celui de l'enquêté. Ceux-ci agiront de concert au dépassement de la situation et à la recherche de la singularité et des processus de subjectivation. Sartre rapporte ainsi la « compréhension » de la compréhension au point zéro de la situation, notre corps, toujours déjà inséré dans des rapports sociaux.

\*

Que retenir de cette enquête, finalement ? Que Sartre se trouve au milieu des années 1950 dans la même situation que les psychopathologues dans les années 1930. Il lui incombe, à son tour, de renoncer à l'existentialisme comme discipline séparée afin de « poursuivre ses recherches » selon une voie qui mette en œuvre une « connaissance compréhensive qui retrouvera l'homme dans le monde social ».<sup>80</sup> Retrouvant le vocabulaire de Minkowski, cette connaissance située de l'individuel désigne celui-ci « comme un fragment du système, tombé hors du Savoir ».<sup>81</sup> Et l'existentialisme de s'exposer à sa

propre (auto-)dissolution comme savoir séparé : « absorbé, dépassé et conservé [...], il cessera d'être une enquête particulière pour devenir le fondement de toute enquête. »<sup>82</sup> À ce titre, l'existentialisme, ainsi que la psychopathologie, soutenus par la réflexion phénoménologique, doivent être considérés comme des points d'appui fondamentaux de toute enquête sérieuse sur la *praxis* de l'homme en situation.

**GRÉGORY CORMANN** et **JÉRÔME ENGLEBERT** enseignent à l'Université de Liège. Respectivement docteur en philosophie et docteur en psychologie, leurs travaux portent sur la philosophie française contemporaine et sur la « phénoménologie clinique ». Dans ce double contexte, ils s'intéressent conjointement à l'œuvre de Sartre, principalement à ses travaux sur le corps et les émotions, ainsi qu'à ses psychobiographies.

**Abstract:** In this paper, we explore Sartre's concept of situation, as found in his philosophy starting from *L'imaginaire*, in the *Carnets de la drôle de guerre* and in *L'être et le néant*. This approach is based on a double movement: Firstly, towards the archeology of this concept in the first breakthrough of phenomenology in France (in the mid-1930s); secondly, to the point of the overflowing of the situation in *Questions de méthode* (two decades later). We will investigate the intakes of the *Esquisse d'une théorie des émotions* to a phenomenology of "the man in situation". We will then study the concept in the context of the *progressive-regressive method*. Our main focus is to show how Sartre develops a "hermeneutics of existence" which, around the concept of situation, gradually promotes a phenomenological psychology and more specifically a phenomenology of the emotions. This archaeological study of the situation is intrinsically linked to the field of psychopathology and evokes the freedom and the means of its effective action in the world.

**Keywords:** situation, emotion, comprehension, *praxis*, phenomenology, psychopathology, Sartre, Marcel, Jaspers

**GRÉGORY CORMANN** (Ph.D., Philosophy) and **JÉRÔME ENGLEBERT** (Ph.D., Psychology) both teach at the Université de Liège. Their works concentrate on contemporary French philosophy and on "clinical phenomenology", respectively. From this double background, they are conjointly interested in Sartre's oeuvres, and more specifically in his work on the body and emotions, as well as his psychobiographies.

## Notes

1. Jeanne Parain-Vial et Paul Ricoeur (dir.), *Entretiens autour de Gabriel Marcel. Centre culturel international de Cerisy-la-Salle, 24-31 août 1973* (Neuchâtel : Éditions de la Baconnière, 1976), 10 et 223.
2. L'architecte Jean Balladur qui suivait alors les cours de Sartre au Lycée Condorcet raconte s'être amusé lors d'une conférence de Sartre faite à Paris, rue de Babylone, « chez les dominicains » où, autour de *L'Être et le Néant*, Sartre fut longuement interrogé notamment par Gabriel Marcel. Annie Cohen-Solal, *Sartre. 1905-1980* (Paris : Gallimard, 1999), 355.
3. « Lettre de Jean-Paul Sartre à Gabriel Marcel », [1943], éd. Anne Mary, *Revue de la BNF*, n° 48 (2014/3) : 62-63. Cette lettre est conservée sous la cote : BNF, Manuscrits, NAF 28349 (fonds Gabriel Marcel).
4. Dans son intervention à Cerisy, Marcel prend sur lui les motifs de l'éloignement initial entre les hommes, après les critiques qu'il adresse à Sartre fin 1946 concernant sa conception de la liberté, considérée par lui comme « dégradée » et « avilissante » (*Entretiens autour de Gabriel Marcel* : 10).
5. Pour la séance de juin 1939, voir le compte rendu de Jacqueline Marcel : BNF, Manuscrits, NAF 28349, boîte n° 108. En 1939, Marcel fait un compte rendu de *La Nausée* puis du *Mur* dans la revue *Carrefour*. En 1943, il rend compte à diverses reprises de la création des *Mouches* et rédige un compte rendu de *L'Être et le Néant* qui est repris l'année suivante dans *Homo viator* (Paris : Aubier-Montaigne, 1944) : 233-256. Cf. Anne Mary, « Les rapports de Jean-Paul Sartre et de Gabriel Marcel : “le point de divergence, c'est le fait même de Dieu” », *Revue de la BNF*, n° 48 (2014/3) : 52-61.
6. « Lettre de Jean-Paul Sartre à Gabriel Marcel ».
7. Sur les *Recherches philosophiques*, voir Grégory Cormann, « Sartre, Heidegger et les *Recherches philosophiques* », in *Questions anthropologiques et phénoménologie*, dir. Grégory Cormann & Olivier Feron (Bruxelles : Ousia, 2014) : 141-174.
8. Des textes de Marcel paraissent dans les numéros 2, 3, 4 et 6 de la revue.
9. Gabriel Marcel, « Aperçus phénoménologiques sur l'être en situation », *Recherches philosophiques*, n° 6 (1936-1937) : 1-21.
10. Eugène Minkowski, *Vers une cosmologie. Fragments philosophiques* [1936] (Paris : Aubier-Montaigne, 1967). Minkowski publie lui-même quatre textes dans les numéros 2, 3, 4 et 5 des *Recherches*. La conférence a eu lieu le 21 janvier 1937, devant le *Groupe d'études philosophiques pour l'examen des tendances nouvelles* de la Sorbonne, animé par René Allendy, qui y invite de nombreuses personnalités intellectuelles et artistiques.
11. Marcel, « Aperçus phénoménologiques sur l'être en situation » : 2.
12. *Ibid.*, 9.
13. *Ibid.*, 15.
14. *Ibid.*, 13.
15. *Ibid.*, 12.
16. *Ibid.*, 13.
17. Eugène Minkowski, *Le Temps vécu. Étude phénoménologique et psychopathologique* (Lausanne : Delachaux & Niestlé, 1933).
18. Minkowski, *Vers une cosmologie*, 9.
19. *Ibid.*, 11.
20. *Ibid.*, 13.
21. *Ibid.*, 10.

22. Ibid., 13. Ce déplacement de l'attention du psychisme vers la société fait penser à la façon dont l'antipsychiatrie après 1945 va penser la maladie mentale comme symptôme de pathologies sociales. Minkowski et Sartre seront pour Laing et Cooper des références majeures.
23. Gabriel Marcel, « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers », *Recherches philosophiques*, n° 2 (1932-1933) : 317-348.
24. Sur la relation de Sartre à Wahl, voir Cormann, « Sartre, Heidegger et les *Recherches philosophiques* », 167-169.
25. Marcel, « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers », 322.
26. Ibid., 329.
27. Karl Jaspers, *Philosophie*, t. II, p. 203, cité dans Marcel, « Situation fondamentale et situations limites chez Karl Jaspers », 329. Marcel répète son propos à la page suivante, dans laquelle il retrouve la métaphore du « mur » (« elles sont plutôt comme une paroi contre laquelle nous nous heurtons »).
28. Michel Rybalka, « Notice du *Mur* », dans Jean-Paul Sartre, *Œuvres romanesques* (Paris : Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1981), 1803 ; Jean-François Louette, « “La chambre” de Sartre, ou la folie de Voltaire », *Poétique*, n° 153 (1/2008) : 41-61.
29. Sartre, *Œuvres romanesques*, 1807.
30. Pascale Fautrier, « *Le Mur* », dans *Dictionnaire Sartre*, dir. François Noudelmann et Gilles Philippe (Paris : Honoré Champion, 2004), 338.
31. Rybalka, « Notice du *Mur* », 1805.
32. Sigmund Freud, *Cinq Psychanalyses* (Paris : Denoël et Steele, 1935).
33. Jean-François Louette, « À propos d’”Intimité” (*Le Mur*) », *Europe*, n° 1014 (2013) : 299-315.
34. Ibid., 301.
35. Jean Hyppolite, « Psychanalyse et philosophie » [vers 1955], dans *Figures de la pensée philosophique* (Paris : PUF, 1991), 374.
36. Cf. Jean-François Louette, *Silences de Sartre* (Toulouse : PUM, 2002), et *Traces de Sartre* (Grenoble : ELLUG, 2009).
37. Lettre de Wahl à Marcel, [1932], Fonds Gabriel Marcel de la BNF, citée dans Ethan Kleinberg, *Generation Existential. Heidegger's Philosophy in France, 1927-1961* (Ithaca : Cornell University Press, 2005), 44. Wahl et Marcel se connaissaient bien. Premier et deuxième de l'agrégation de philosophie en 1910, ils se sont surtout rapprochés dans les années qui suivent. Voir *Gabriel Marcel interrogé par Pierre Boutang* [1970] (Paris : Jean-Michel Place, 1977), 73.
38. Jean Wahl, « Vers le concret », *Recherches Philosophiques*, n° 1 (1931-1932) : 1-20.
39. Emmanuel Levinas, « Martin Heidegger et l'ontologie », *Revue Philosophique de la France et de l'Étranger*, n° 113 (1932) : 395-431.
40. Levinas, « Martin Heidegger et l'ontologie », 409.
41. Ibid., 410.
42. Ibid., 411.
43. Ibid., 414.
44. Oskar Becker (1889-1964) a étudié la philosophie avec Husserl après la Première Guerre mondiale. Il devient ensuite son assistant et est responsable du *Jahrbuch*, où il publie en 1927 son œuvre principale, *Mathematische Existenz. Untersuchungen zur Logik und Ontologie mathematischer Phänomene*. Son œuvre (de jeunesse) est peu connue à cause de son allégeance postérieure au nazisme.
45. Levinas, « Martin Heidegger et l'ontologie », 417.

46. Ibid., 415.
47. Jean-Paul Sartre, *Esquisse d'une théorie des émotions* (Paris : Hermann, 1939), 14.
48. Voir Cormann, « Sartre, Heidegger et les *Recherches Philosophiques* », 163-174.
49. Sartre, *Esquisse*, 14.
50. Ibid., 66.
51. Ibid.
52. Ibid., 66-67.
53. Ibid., 66.
54. Ibid., 67.
55. Jean-Paul Sartre, *Questions de méthode* [1957, 1960] (Paris: Gallimard, 1986), 37-40.
56. Ibid., 137.
57. Ibid., 85.
58. Ibid.
59. Sartre, *Esquisse*, 43.
60. Sartre, *Questions de méthode*, 98.
61. Ibid., 138.
62. Sartre, *Esquisse*, 16.
63. Il y a une dialectique émotionnelle chez Sartre : « Ainsi y a-t-il deux formes d'émotion, suivant que c'est nous qui constituons la magie du monde pour remplacer une activité déterministe qui ne peut se réaliser, ou que c'est le monde lui-même qui ne peut réaliser, ou que c'est le monde lui-même qui se révèle brusquement comme magique autour de nous » (Sartre, *Esquisse*, 59). Sur cette différence, voir Jérôme Englebert, « La magie et la sorcellerie des visages comme socle anthropologique de la philosophie sartrienne », *Études sartriennes*, n° 17-18 (2014) : 41-59.
64. Cette transformation inscrite dans un réseau de significations passe d'un texte à l'autre. Lorsqu'il discute des émotions, Sartre insiste sur le fait que « l'homme est toujours un sorcier pour l'homme et [que] le monde social est d'abord magique » (Sartre, *Esquisse*, 58). Plus tard, lorsqu'il est attentif aux médiations dialectiques, il insiste sur la capacité de l'homme à être « un créateur de signes dans la mesure où, toujours en avant de lui-même, il utilise certains objets pour désigner d'autres objets absents ou futurs. » (Sartre, *Questions de méthode*, 138).
65. Ibid.
66. Lorsqu'on parle de compréhension, « il ne s'agit là ni d'un don particulier, ni d'une faculté spéciale d'intuition : cette connaissance est simplement le mouvement dialectique qui explique l'acte par sa signification terminale à partir de ses conditions de départ » (Ibid.).
67. Sartre, *Questions de méthode*, 149.
68. Ibid., 139.
69. Sartre, *Esquisse*, 13.
70. Sartre, *Questions de méthode*, 151.
71. Ibid., 139.
72. Ibid., 40.
73. Ibid., 93.
74. Ibid., 136.
75. Sartre, *Esquisse*, 50.
76. Ibid., 59. Voir Grégory Cormann, « Émotion et réalité chez Sartre », *Bulletin d'analyse phénoménologique*, vol. 8(1) (2012) : 286-302.
77. Sartre, *Questions de méthode*, 131.

78. Ibid., 140.
79. Sartre, *Esquisse*, 17.
80. Sartre, *Questions de méthode*, 163.
81. Ibid.
82. Ibid., 164.